

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 25.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclamés: 30 c. Faits divers: 10 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal, à Lille, chez M. OUVRIER, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAMURIER & Co, 4, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de PUBLICITÉ.

Table with 2 columns: Item (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price/Value.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Text containing various commercial news items, including market reports for Anvers, Marseille, Havre, and London.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Dobsonnets: Havre, 11 mars, 3 h. s. Cotons: Ventes 1,000 b. Marché calme; ferme pour disponible et livrable.

ROUBAIX 11 MARS 1875.

Bulletin du jour

Une dépêche expédiée de Paris hier soir à 8 h. 15 et qui a été remise à notre bureau ce matin à 8 heures (on sait que notre pauvre petite ville de 80,000 âmes n'a pas de service de nuit) nous a permis d'annoncer, dans notre édition du matin, la formation du ministère. N'allez pas rire au moins, lecteur irrévérencieux. Cette fois, c'est sérieux, très sérieux. Nous avons un ministère, et la preuve, c'est qu'il figure dans l'Officiel.

REVUE DE LA PRESSE

Le Journal des Débats, devenu l'organe d'un ministre, consacre son premier article au grand fait accompli hier soir, la formation du cabinet. « Le nouveau ministère, dit-il, est parfaitement propre à nous satisfaire. Rien ne manque, cette fois, pas même l'adhésion de M. Buffet, lequel, nous le répétons, est l'honnête homme nécessaire, et sans lequel il aurait été si long et si difficile de composer un ministère, sûr d'avoir dans la chambre une majorité solide et durable.

Le lendemain la même Agence infligeait pour le même prix un démenti officiel?

« Eh bien! nos voisins doivent se considérer aujourd'hui comme suffisamment vengés. Si les tacticiens madrillènes qui se promènent le soir sous les ombrages du Prado ont le temps d'interrompre leurs cours de haute stratégie pour jeter les yeux sur les journaux français, quels consolants commentaires ne doit pas provoquer chez nos loquaces Castillans la lecture de toutes ces listes bigarrées que le Courrier de France et l'Écho patronnent de neuf heures à minuit, et qu'ils tiennent de la même source, toujours bien informée? »

Le maire a été mis en demeure de trancher la question et de forcer les frères maristes à prendre leur élève.

« Malheureusement les frères maristes ne furent pas de cet avis. Ils pensèrent qu'un enfant de dix ans, qui se prépare à sa première communion, doit entendre d'autres propos que ceux qui se débitent dans une guinguette, par un public quelquefois en goguette, et assister à d'autre spectacle que celui qu'offre une jeune fille pinçant un cavalier seul dans le quadrille de la tulipe orangeuse. Le père disait: c'est moral! Les frères maristes répondaient: non ce n'est pas moral du tout, et l'enfant choisira entre la guinguette et l'école.

Par suite d'une nouvelle convention avec le gouvernement de Yeddo, nos troupes viennent d'être rappelées et envoyées dans notre colonie de Cochinchine.

« On dit qu'une des causes de la rupture des dernières négociations ministérielles est la belle réponse suivante faite par M. Buffet aux adversaires implacables des bonapartistes: « Le ministère dont je serai le chef sera toujours un ministère de justice, jamais un ministère de rancune! »

Feuilleton du Journal de Roubaix du 12 Mars 1875.

LA FEMME DU CAPITAINE AUBÉPIN

Un ricanement sauvage vint à ses lèvres, et l'on put croire qu'il allait bondir sur son adversaire. Mais ils se souvint à temps de la discipline militaire et de la différence des grades; et leur faisant un héroïque sacrifice: — Monsieur, dit-il, les dents serrées, cette réparation que vous me refusez, je l'obtiens cependant. Je dépouillerai mes épaulettes de capitaine, et ce ne sera plus entre nous un combat d'inférieur à supérieur, mais une lutte d'homme à homme.

vers son fils, qu'elle entourait de ses bras. Sortez, sortez, cria-t-elle hors d'elle-même. Le capitaine Aubépin se retourna sur le seuil: — Le docteur Lemincé, un de mes témoins, attendra les vôtres, dit-il. Et il sortit. Antonin était en proie à une colère folle; il repoussa sa mère, se jeta furieusement à travers la chambre en prononçant des paroles exaltées. Il voulait tout pourfendre, tout anéantir, tout passer au fil de l'épée. Il oubliait l'insulte que s'était permise sa mère, et dont il avait accepté la responsabilité, pour ne se souvenir que de celle qu'il venait de recevoir lui-même.

Elle pleurait, avec des larmes de mère, son fatal entêtement, qui pouvait entraîner la mort de son fils. Suppliante et brisée, elle conjurait Antonin de renoncer à son ressentiment. Elle promettait d'apaiser celui de M. Aubépin par des rétractations absolues. Elle concéderait à tout, elle se soumettrait à tout, elle s'humilierait même, si le fallait, mais au moins que cet homme lui laissât son enfant! Ce désespoir ne toucha point Antonin; pour la première fois il résista aux prières et aux supplications de sa mère, et leur opposa la nécessité positive de donner suite à cette affaire d'honneur.

cette confiance et fut frappée de stupeur. Sa petite tête de linotte, qui s'était intéressée à la romanesque histoire racontée par sa voisine, n'en aurait jamais entrevu le sanglant épilogue. Naturellement, elle fondit en larmes. Louise mourait de peur pour son mari, pour Antonin, pour le capitaine, pour tout le monde. Elle ne pouvait s'empêcher de plaindre un peu cette pauvre Berthe, cause de tout le mal, et de blâmer aussi la comtesse, qui aurait décidément bien mieux fait de garder ce souvenir intime dans un coin de son cerveau.

sur le petit perron, en compagnie d'un officier de lanciers, qui gesticulait furieusement. Les quatre hommes se saluèrent. Les deux premiers étaient raides, froids; le docteur était triste. Ils entrèrent tous dans la seconde pièce de l'appartement, et Mme Aurélie resta debout dans la première, dévorée d'inquiétude, altérée de curiosité. La terrible nécessité du duel impressionnant toujours péniblement ceux qui ont le bon sens et le bon goût de n'en faire jamais ni un jeu, ni une bravade. Les officiers se regardèrent une seconde dans un silence embarrassant.

torisés à la partager. Vous repousseriez un arrangement, si, après explications, il devenait possible de vous le proposer? interrogea l'officier de lanciers. — Absolument, dit Flavien avec tristesse. Le docteur était au supplice. — Messieurs, dit-il, je cède à une conviction toute personnelle, croyez-le bien, en insistant, et je voudrais... — Les intentions de M. de Curnil sont formelles, fit sèchement le capitaine de chasseurs: il veut se battre. — Eten notre qualité d'insulté, le choix des armes nous appartient, dit Flavien. — Veuillez les préciser. — Le pistolet. — Votre jour? — Aujourd'hui, le tir devant l'empereur... demain alors. — Demain est le 15 août: messe, revue, réjouissances. — Il est vrai: les exigences du métier l'emportent encore sur celles de l'honneur. — Eh bien! lundi.

(A suivre)